

**Sonia Traumsen**

# FESSÉE

*Récit érotique*

*Atramenta*

## Björn

Ma douzième année en ce monde ne s'était pas encore achevée, ce jour de printemps fatal où je découvris, soigneusement accroché au-dessus de l'établi du hangar à bateau de monsieur Eriksson, un étrange appareil, manifestement entretenu avec soin, qui me fit penser à une vieille quille. Je ne distinguai pas aussitôt les lanières, mais seulement le bois noirci du manche, salement vermoulu. L'objet portait un vieil anneau rouillé à un bout, et à l'autre une étrange queue de cheval à gros crins de cuir, dont les longueurs variées n'excédaient pas quarante centimètres. Certaines lanières me paraissaient rognées ; d'autres avaient manifestement été choisies pour être mâchouillées, d'autres encore avaient été affreusement tranchées par plusieurs générations de mouflets incisifs. Le manche avait subi la rage des campagnols, mais malgré des traces de moisissures l'aspect luisant des lanières survivantes indiquait que des mains soigneuses avaient entretenu le cuir.

Sans que je puisse m'expliquer pourquoi, l'allure de cet objet trahissait une provenance étrangère : il n'avait pas, comme on disait alors, « une tête de chez nous ». Tout comme les visages, les objets avaient selon moi l'allure de leur pays, de sorte qu'un marteau chinois ne ressemblait pas vraiment à son cousin suédois, et en affinant mon analyse je pus aller jusqu'à établir de subtiles différences entre nos outils et ceux des Norvégiens. Bref mon objet mystérieux sans être circoncis avait sans doute été fabriqué ailleurs, très loin de chez nous, sous d'autres latitudes, entendu que pour Björn et moi les tropiques méridionaux commençaient au nord du Danemark. Plus loin pointait déjà le Grand Sud, et c'est tout juste si

nous n'imaginions pas le centre de la France envahi par les sables. Heureusement que les cours de géographie étaient là pour corriger notre délire. Reste qu'en examinant l'objet je finis par mouiller en imaginant qu'il était passé d'une main à l'autre à travers les siècles, et j'eus une pensée pour tous ces petits inconnus paumés entre deux bouses dans leurs chalets, huttes et cabanes, qui depuis des générations avaient dû tâter de ce manche à l'époque de son bois encore vert. Depuis ce temps mythique tous avaient sans doute trahi les filles pour se transformer en exécrables messieurs, qui maltrahaient leurs femmes après avoir été humiliés à l'usine. Mes connaissances géographiques inculquées à grand renfort de respect n'avaient pas bridé mon imagination, tout comme les leçons d'éducation sexuelle n'avaient pas détruit mes fantasmes : ce bâton sale et fruste qui était passé en de mauvaises mains, j'espérais que Björn me l'enfonce dans le cul. Mais comme je ne supportais pas encore de telles pensées j'avais souhaité que son père me punisse brutalement.

Je poussai donc mon audace, et après être montée sur un tabouret je voulus m'emparer de l'engin, accroché juste au-dessous d'une photo défraîchie de pin-up des années soixante. Björn m'en empêcha aussitôt, arguant que ce talisman appartenait à son père, qui lui-même le tenait du père de sa mère. Je parvins tout de même sans le décrocher à caresser le cuir râpé des lanières, de sorte que l'objet présenta à mes yeux peu experts une facture plutôt artisanale, qui se trouva confirmée par la pièce de cuir usé qui rassemblait les diverses lanières en un faisceau assez fourni. À la vue de ces crins frustes et sales je fus assaillie par une vision d'animal sauvage, qui depuis mon vieil album réveilla en un violent frisson les derniers ébats de notre vieux chien.

Björn qui se trouvait derrière moi dut s'en apercevoir, car il profita de mon désarroi pour soulever ma jupe, juste au moment où mon cul se contractait, comme si cet idiot n'avait attendu que ce moment-là pour me voir nue, habitué qu'il était à mon corps exposé au bord du lac, sans parler du sauna que notre famille partageait avec la sienne à quelques mètres de notre maison. Je me dis sans

m'énervé qu'il ne pouvait guère découvrir davantage de moi en soulevant ma jupe, et je ne vis là qu'un jeu pervers de garçon têtue, même lorsqu'il m'empoigna par les fesses pour me tirer en arrière et m'empêcher de décrocher mon trophée. Puis il me saisit par la taille et m'attira tout contre lui, en prenant pour excuse le nouvel assaut que je m'apprêtais à lancer contre l'établi de son gentil papa. Pour calmer mon ardeur il déclara tout de go que j'étais plus belle que la pin-up qui sans la moindre pudeur exposait son cul au-dessus des vieux crins. Mais comme son père me l'avait déjà suggéré à mots couverts, j'achevai de dessiner les fantasmes de leur petite famille en prenant garde de ne pas les reporter complètement sur moi. Je me dis que si je voulais séduire le père il faudrait m'engager tout doucement avec le fils, et commencer par les lanières pour finir par le bâton.

J'y avais souvent pensé, à Eriksson, quand il me regardait entre chien et loup, avec beaucoup de sous-entendus dans son atelier, et en contre-plongée dans le lac quand il s'amusait à faire surface comme un phoque juste à côté de moi, à s'accrocher à mes hanches nues en faisant semblant de reprendre son souffle, histoire de me faire bien sentir la vigueur de sa queue. Je n'avais jamais protesté, car en tant qu'estimable monsieur je savais bien qu'il ne me ferait jamais de propositions salaces en sortant de l'eau. C'est pourquoi il me les fit sous l'eau sans me faire peur, puisque chaque soir avant de m'endormir je m'étais déjà entraînée à ne pas me rebiffer *au cas où*, dans l'attente du jour sacré où un brave vacher oserait me torcher. À ces moments-là je pensais particulièrement à un monsieur comme Eriksson, qui pendant longtemps avait été obligé de langer son fils, celui-là même qui après cet épisode du martinet s'octroya le droit de me tripoter. Déjà à l'époque j'adorais l'idée que l'on me nettoie, et je mouillais dans le lac quand Eriksson me frôlait. Jusqu'au jour où effectivement il passa une main là où je n'ose rien dire. Non seulement je me laissai faire, mais je ne fis même pas mine de me défendre quand il rentra ses doigts dans mon cul et qu'il les manœuvra en les tournant lentement comme une clef. Je me dis que Björn n'était qu'un idiot, de ne pas s'être aperçu plus tôt que son père avait ouvert mon coffre, mais il est vrai qu'à cette époque je ne

pouvais pas encore mouiller vraiment pour un garçon. Voilà pourquoi en présence de Björn je m'efforçais de penser aux doigts de son père sans grand espoir d'être débouchée par son petit salopaud, dont la modeste queue ne profilait pour moi aucun avenir.

Comme je me débattais Björn me pelota pour la première fois, et je sentis son sexe de papa bandé entre mes cuisses. Depuis ce jour je compris qu'il représentait pour moi un véritable danger, d'autant qu'en ressentant sa queue j'avais cessé de me débattre, pendant qu'il me passait les mains sur tout le corps. Sans m'expliquer pourquoi je compris qu'il s'était excité, mais j'avais une absolue confiance en ses postures d'amateur, non par amitié, mais plus simplement parce que je ne mesurais pas encore le danger, maman m'ayant prévenue que tout ce que j'avais à craindre des garçons, c'était leur bite : pourvu qu'elle ne rentre pas au mauvais endroit, tout le reste ne serait pas bien grave. Il me sembla pourtant que ce « reste » était si vaste et mystérieux que l'on ne perdait rien avec cette primordiale privation. Bien plutôt je devinais que tout ce que l'on pourrait me faire avec ou sans queue et par les trous autorisés relevait assurément d'une liberté infinie. Pour ce qui est de ces messieurs je n'imaginais l'action de leur bite que dans le but de me punir, et je ne comprenais toujours pas mon corps, qui manifestement nourrissait un tout autre dessein.

Je venais seulement de comprendre que du haut de ses quinze ans Björn pouvait me mettre par le mauvais trou, et sans savoir pourquoi je fis une association entre son sexe et le manche de ce mystérieux objet, qui remontait si loin dans sa famille. En le regardant je me sentis toute chose, et je demandai calmement à Björn de retirer ses mains de ma poitrine, tout en me concentrant pour m'entraîner à plaire à son papa. Après avoir feint de me débattre je ne l'empêchais plus de me tenir par la taille et de me plaquer comme un vulgaire paquet, ce qui me permit de m'accoutumer à la nature de l'engin. Je compris alors que Björn me tenait ainsi pour m'éprouver face à son nouvel état, et pendant qu'il tâtonnait et tâtait mes formes je me plaisais à penser que toutes les queues se ressemblent. Qu'elles soient anguilles ou vipères seuls leurs porteurs pourraient me dégoûter. En méditant ainsi je n'éprouvais qu'un modeste plaisir qui

relançait ma honte, et avec elle l'idée que je devrais être salement punie.

« Ça vient de France », dit Björn, qui me tira de ma rêverie en me serrant plus fort, et en m'indiquant le mystérieux objet : « C'est très rare, on n'en trouve plus ici, et quand on en faisait encore ils ne ressemblaient guère à celui-là ! Il paraît qu'il est très ancien.

— La mère de ton père venait de France ?

— Non, mais la mère de son arrière grand-mère, du temps des Bonaparte. Ma grand-mère, je ne l'ai pas connue, elle était déjà morte en Amérique quand je suis né. Maman m'a dit qu'elle était bizarre.

— Comment ça ?

— Ben, sans doute à cause de son père, qui l'avait souvent frappée et même fouettée. »

Je commençais alors à appréhender la véritable nature du martinet, et je mouillai soudain en pensant que j'avais là une chance inouïe, de pouvoir être maltraitée par un engin impérial. La queue d'Eriksson avait donc été anoblie très loin en arrière, et j'anticipais le jour où il me rattraperait et finirait par me punir pour tout ce que j'étais en train de faire avec son cher petit dans son garage à bateau. Par réflexe je passai une main sur mes cuisses, craignant le pire.

« Alors, c'est fait pour frapper ? Je croyais que ça ne servait qu'à solliciter les chevaux !

— Ah ! ah ! non, Sonia, ça a été fabriqué, vraiment, pour frapper les enfants, quand ils n'étaient pas obéissants.

— Comment ça, pas obéissants ? Mes parents ne m'ont jamais frappée, moi.

— Les miens non plus, mais en France il paraît que c'était pour le bien des petits, quand ils ne pouvaient pas encore le comprendre. Comme papa me l'a expliqué, à l'époque de Napoléon, le bien, on le faisait rentrer par force dans le derrière. »

Je sentis combien la queue de Björn se faisait dure, et bien évidemment je pensai à mon cul et au manche vérolé du martinet. D'après les leçons de maman force fut de constater que Björn bandait pour moi. Il eût suffi de prendre sur mon courage pour le saisir et